

# Féminiser les textes que l'on produit ne va pas forcément de soi. Le Combat Syndicaliste rouvre le débat.

La rédaction de textes qui s'efforcent de ne pas imposer le genre masculin comme le voudrait la grammaire est un enjeu qui fait régulièrement débat. D'un côté la visibilité des femmes restituée, de l'autre une difficulté de lecture hors de la norme dominante. À chaque fois qu'un texte est rédigé se pose la question de le féminiser ou pas : les opposant.es s'attachent au pragmatisme du geste de communication, les partisan.es de la féminisation rappellent les fondamentaux, l'enjeu antisexiste dont le travail sur le texte est un des éléments. Récemment, à l'occasion un simple communiqué dénonçant la répression subie par les salarié.es de la télé publique grecque, le débat a resurgi ; le Combat Syndicaliste revient sur la question.

## La féminisation des textes : pas un détail!

### Tiens et si tu expliquais pourquoi, la féminisation ?

Pfff...pourquoi cette fatigue m'assaille-t-elle ? Après tout, je suis professeure (tiens le correcteur de libre office accepte le e, un peu de baume au coeur), expliquer et réexpliquer c'est un peu mon métier. Alors pourquoi je coince tout à coup sur une demande simple et sans arrière pensée... Parce que surement j'ai l'impression de rabâcher gravement avec ce sentiment qui lasse de ne pas être entendue.

Que pourrais-je bien faire ? Un texte philosophique sur la construction sociale du langage, sur le rôle du symbolique ? Chacun.e pourra trouver nombre d'auteur.es bien plus brillant.es que moi sur le sujet.

– Laisse tomber, quoique tu racontes, c'est la règle de la langue française, le masculin prime sur le féminin, rien à voir avec un quelconque sexisme, il ne s'agit pas de genre mais de grammaire !

Si je voulais faire ma maline, je rappellerais que cette foutue règle date du XVII<sup>ème</sup> siècle et qu'elle est apparue

– C'est bon ! On sait bien qu'il y a au milieu quelques nanas... pour faire les sandwiches... Hey je fais de l'humour là, tu vois pas ?

« les militant.es ont manifesté », moi je trouve ça classe de bien les voir elles-aussi ces filles qu'on invisibilise (tiens ce mot n'existe pas... pourtant on le comprend, hein ?).

– Bon OK, si ça peut te faire plaisir, de temps en temps, dans un tract ou sur un ou deux mots mais franchement le systématique, pfff, c'est lourd, c'est très lourd, tous ces « e » qui traînent !

Alors là oui, par contre je suis (un tout petit peu) d'accord, non pas sur le fait que c'est lourd mais sur le fait qu'un texte (féminisé ou pas) nécessite d'être bien écrit pour ne pas être indigeste. Bien sûr, on cherche quand c'est possible des termes épiciens (tiens va le chercher dans le dictionnaire celui-là), des mots inventés transexes ; il y en a des qui prennent pas de place, des qui sont lisibles, des qui n'entachent aucunement la compréhension, sauf mauvaise foi évidente. Si j'écris illes au lieu de ils et elles ou

s'achemine vers une dégenrison... Ah celui là n'est pas connu par mon correcteur. Non je ne féminise pas ce terme, c'est un outil pas un.e être humain.e, là tu vas finir par m'énerver !

Alors s'il faut rabâcher, rabâchons :

Non le langage n'est pas neutre.

Non la féminisation des textes n'est pas un détail, elle s'inscrit sur un outil de communication et en ce sens a une portée large et profonde sur nos constructions en tant qu'êtres sociales (et vlan là je me fiche de la règle). Je n'imagine même pas que certain.es lecteur.es du Combat Syndicaliste s'opposent à un changement radical de nos modes de fonctionnement. Ne sommes nous pas contre toutes les dominations ?

Oui elle est possible et faisable tout le temps et sur tout type d'écrit. Il suffit de rédiger en y pensant et franchement, cela finit par devenir un réflexe !

Oui elle a un effet sur la façon dont on perçoit le texte (sinon d'ailleurs tout le monde s'en ficherait).

dire... « quelqu'un au tableau », j'ai l'impression de m'adresser à la moitié de ma classe.

Il y a bien quelques regards interrogateurs lors de mes premiers « quelqu'un.e au tableau » ou quand je double systématiquement, ceux et celles, il et elle. Il y a aussi quelques remarques sur les premiers poly distribués « Madame vous avez fait une faute ! » mais au final tout ça fini par passer et si par hasard je laisse passer une coquille (un mot non féminisé), il y en a toujours un.e pour me le rappeler! Cool !

Hubertine Auclert écrivait en 1899 :

« L'omission du féminin dans le dictionnaire contribue, plus qu'on le croit, à l'omission du féminin dans le code (côté des droits). L'émancipation par le langage ne doit pas être dédaignée. N'est-ce pas à force de prononcer certains mots qu'on finit par en accepter le sens qui tout d'abord heurtait ? La féminisation de la langue est urgente, puisque pour exprimer la qualité que quelques droits conquis donnent à la femme, il n'y a pas de mots [...] En mettant au point la langue, on rectifie les usages dans le sens de l'égalité des deux sexes.

convaincus que le genre masculin, plus noble, devait primer sur le féminin.

Et de toute façon, moi, j'aime pas La Règle, déjà c'est un bon début et puis si j'ai envie, je dirais même que parfois de temps en temps j'ai le droit d'inverser la règle. « Nicolas et Dominique arrivèrent encore toutes ensommeillées »...

– euh Nicolas c'est un nom de fille ? Tu vois j'y comprends plus rien... En plus on sait pas si Dominique c'est un mec ou une nana.

OK, je prends un autre exemple. « les militants ont manifesté »...

## La visibilité sans commune mesure avec la lisibilité.

Pourquoi la féminisation du langage est-elle un acte politique et non une question de norme.

Le sexisme ambiant de nos sociétés est véhiculé par la forme écrite mais aussi orale de notre langue. Cette forme de sexisme est particulièrement insidieuse puisqu'elle se produit dans notre quotidien et à notre insu, dès que nous ouvrons un livre ou que nous conversons avec quelqu'un.e.

C'est une humiliation subie par les femmes, admise et assimilée par les femmes et les hommes. Cela participe à l'assujettissement des femmes par le patriarcat. C'est une discrimination institutionnalisée et tellement assimilée qu'on ne la remarque même plus.

On serait tenté de penser que ce ne sont « que » des mots, « que » des règles de grammaire, mais rappelons que c'est par les mots que nous véhiculons nos idées, et

## À propos de la « féminisation » des textes.

Pour commencer, je dois dire que devant un texte « féminisé », ma première réaction est épidermique : c'est l'agacement. Je suis allergique à la présence des « e » rajoutés entre parenthèses, peut être déjà parce que la lecture de ces écrits est tout simplement difficile et sûrement parce que cette pratique abîme une langue que j'aime et ne contribue certainement pas à l'enrichissement du langage de nos lecteurs. D'ailleurs, si le rajout de « e » part de la bonne inten-

encore celles à la place de celles et ceux je fais un progrès notable.

Et franchement qui se sent gêné.e par un.e travailleur.e qui remplacerait un.e travailleur.euse ?

– Wouah l'autre elle utilise des mots qui n'existent pas dans la langue française, comment on va faire pour se comprendre ?

Ben tiens, je vais me gêner, le langage évolue au gré de la société et tant mieux si on le transforme pour aller dans le sens d'une amélioration de la place des un.es et des autres voire même si l'on

notamment nos idées politiques, libertaires, autogestionnaires... Que penser de ces idées si d'emblée elles reproduisent un système de domination masculine dans leur expression ? Rappelons aussi que toutes les dictatures, des plus visibles aux plus subtiles, utilisent le langage comme moyen de communication et de diffusion, puisqu'actuellement le langage est un outil de domination.

De nos jours, affirmer la domination masculine par les mots est devenu banal et effacer toutes les femmes derrière un seul homme n'a semble-t-il rien de choquant... Mais n'avons-nous pas pour but, entre autres, de condamner, changer, abolir les règles qui déterminent une quelconque supériorité d'une catégorie sociale sur une autre ?

Certaines personnes avanceront que la féminisation

de faire apparaître davantage les femmes, il me semble que le but n'est pas atteint. En effet, je ne vois dans ces textes apparaître les femmes que sous forme de pièces rapportées qui se signalent comme elles peuvent par des parenthèses suggérant un : « et moi et moi, ne m'oubliez pas ».

Ensuite, toute langue a des règles issues d'une évolution, d'une histoire. Ces règles reflètent sans doute des modes de pensées. Mais si l'on accuse notre grammaire

Oui il est urgent d'insister et de combattre ce sexisme ordinaire.

Bon je fais ma maline radicale, mais il faut que j'avoue : je n'ai pas été convaincue du premier coup, j'ai trainé la patte parce que cela me demandait un effort.

Totalement convaincue aujourd'hui, j'ai les yeux qui saignent quand je vois un texte écrit par des camarades sans féminisation.

Le réflexe est bien intégré et lorsque je m'adresse à mes élèves je ne peux plus

La féminisation initiale est celle de la langue, car le féminin non distinctement établi sera toujours absorbé par le masculin. »

Pat  STE 33

Quelques sites :  
<http://lmsi.net/Les-enjeux-de-la-parite>  
Sur l'histoire de l'évolution du langage :  
<http://genre.francophonie.org/spip.php?article106>

des textes est gênante pour la lisibilité du texte. Comment peut-on décemment comparer la lisibilité d'un texte avec le retour à la visibilité, à un minimum de considération de plus de la moitié de la population humaine ?

Ainsi la féminisation des textes, autocollants et affiches que nous produisons est inévitable, car le langage est l'intermédiaire par lequel nous donnons sens aux choses et aux phénomènes sociaux, économiques, culturels, politiques, etc...

Sous-estimer l'importance du langage et surtout du langage genré, c'est renoncer à s'attaquer à un facteur important de reproduction sociale de l'ordre patriarcal.

Sarah  Intercos Nantes. Avril 2005,

### CONFÉDÉRATION NATIONALE DU TRAVAIL

6, rue d'Arnal, 30 000 Nîmes

Tel : 0810 000 367

(N° Azur, prix d'un appel local depuis un téléphone fixe en France métropolitaine)

[www.cnt-f.org](http://www.cnt-f.org) – Mèl : [cnt@cnt-f.org](mailto:cnt@cnt-f.org)

### COMBAT SYNDICALISTE

Tél. : 08 72 58 35 90 (prix d'un appel local)

CNT - 33, rue des Vignoles - 75020 Paris

Mèl : [cs-administration@cnt-f.org](mailto:cs-administration@cnt-f.org)

de machisme parce que le masculin l'emporte sur le féminin, il faudrait peut être aussi y voir de l'animisme puisque le genre neutre n'existe pas en français. Et pourtant il faut bien utiliser un langage commun pour tenter de communiquer !

Enfin, c'est à mes yeux le plus important, cette volonté de féminisation des textes

s'arrête à la surface des choses alors que les combats de fond sont ailleurs, sur les droits : égalité des salaires, éducation, accès à la contraception... et cela d'autant plus que nous sommes, je crois, dans une période de régression insidieuse des mentalités en partie intégrée voire dans certains cas promue par les femmes elles-mêmes : images publicitaires,

mode hyper sexuée pour les petites filles, etc...

Plutôt que de féminiser les textes de manière artificielle, c'est à des changements en profondeur, porteurs d'une véritable émancipation, pour toutes et tous, que nous devons nous attaquer.

Christiane ✪ STAF-CNT 29

## En avoir ou pas (des E à la fin des mots)

**Féminiser les textes que l'on produit ne va pas forcément de soi. C'est même une erreur, selon certains camarades. C'est mon cas.**

À chaque fois qu'un texte est rédigé au nom de la CNT, se pose la question de le féminiser, ou pas. Il s'agit tout simplement de proposer pour chaque mot variable un compromis entre sa forme masculine et sa forme féminine. Salariés, par exemple, s'écrira salarié.es, salariéEs ou encore salarié-e.s. Cette pratique, venue du combat féministe, s'explique par la nécessité de marquer dans le langage la présence des femmes dans une bonne moitié de l'humanité. Et par l'idée que, le langage étant à l'origine de la pensée, induire dans la grammaire que le masculin l'emporte c'est l'induire dans la pensée.

Il va de soi que cette pratique peut être très bien venue dans la production de textes anti-sexistes. C'est l'espace même d'utilisation de cette astuce de langage. Provoquer le lecteur peut permettre de générer la réflexion.

la lecture. L'œil analysant les mots est perturbé par l'anomalie d'une voyelle supplémentaire. S'il y a un inconfort à la lecture, le lecteur risque fort de décrocher. La lecture, pour faire simple, c'est une restitution orale silencieuse ou non d'un texte posé sous forme écrite. Prononcer un texte qui a été féminisé sans faire abstraction du sens induit – beaucoup de participes passés n'ont pas de genre à l'oral – est une gageure. Si on veut que le lecteur s'attache au fond du propos, la forme doit être simple.

De plus, l'égalité entre les sexes a, malheureusement, des priorités bien plus vitales et plus urgentes que la question de la féminisation des textes. Il ne faudrait pas que cette précaution cosmétique nous détourne d'efforts nécessaires pour lutter contre le sexisme. La cause de l'égalité femme-homme a plus urgemment besoin que, dans les foyers, les hommes prennent leur part des tâches ménagères. Il est plus urgent que dans le monde professionnel, les femmes ne soient plus freinées dans l'accession à des postes reconnaissant leurs compétences et que les salaires soient nivelés par le haut. Il

encore un autre inconvénient. En donnant à nos textes des airs de jargon, puisqu'employant un langage différent, cette formulation particulière crée un sentiment d'entre-soi, voir de rejet, auprès du lecteur non averti. De la même manière, vous imaginez bien que si vous vous mettez à parler de « capital » ou « d'exploitation du prolétariat » à votre voisin de métro, à votre facteur ou à votre voisin de palier, vous risquez de vous faire immédiatement cataloguer. Votre interlocuteur ne recevra vos propos que biaisés par sa perception d'individu sur ses gardes. Qu'il soit ou non favorable à vos idées, le simple fait d'employer un langage d'initié donnera l'impression à l'interlocuteur d'avoir à faire à une personne endoctrinée. Or il me semble clair que l'endoctrinement n'est pas une pratique cénétiste.

Par son système de fonctionnement, ses principes et ses pratiques, notre organisation syndicale ne peut pas avoir recours pour exister à des pratiques d'arrangement avec le patronat, l'État ou des pratiques de cogestion. Dans le cadre de la lutte des classes, un large soutien

### « Le masculin l'emporte »

Voilà la phrase que je vais bientôt devoir dire à mon enfant, ou il l'entendra de la bouche de son instituteur institutrice. Cette phrase qui flatte le petit garçon, et qui indique à la petite fille sa place dans la société. Ma compagne se souvient de sa réaction enfant : *ça ne sert à rien d'apprendre la grammaire puisque c'est stupide. Les enfants ! Les enfants sont sensibles aux injustices.*

Pour une féminisation des textes. La langue, surtout maternelle, influence notre regard sur le monde. Derrière la langue française se cache la domination masculine ; elle se sert de la langue pour s'enraciner. Une langue doit être déconstruite. Et quand elle ne nous convient pas, il ne faut pas hésiter à la modifier.

Comme cette petite fille, je me pose la question : *« Pourquoi apprendre une grammaire sexiste ? »*

Thomas ✪ SIPM-CS

que dans un monde saturé de messages comme l'est celui dans lequel nous vivons, le rapport de force passe par notre capacité à nous faire entendre. Nous ne pouvons nous payer le luxe de nous mettre une difficulté supplémentaire quand le capital et ses alliés consommateurs et sexistes peuvent se permettre d'entrer dans les foyers, sur les lieux de

### Moment d'incompréhension

Mais provoquer le lecteur, c'est aussi provoquer un moment d'incompréhension. Et risquer de le perdre. Le lecteur non averti retombera sur ses pattes si le fond du texte l'amène à comprendre l'astuce. Sinon, c'est juste un obstacle dans

est plus urgent que dans la rue, les femmes ne soient plus victimes du machisme ordinaire dès lors qu'elles jouissent d'un physique agréable.

### Sentiment d'entre soi

Outre un simple point de vue pratique, l'usage de la féminisation des textes a

populaire lui est donc nécessaire, qu'il s'agisse de défendre les femmes et les hommes dans le monde du travail ou de défendre ses propres locaux, ses propres moyens d'action et ses propres camarades victimes de répression. Il est ainsi vital de pratiquer une communication claire. Non pour séduire et tromper, mais parce

travail, dans les transports, dans la vie des gens de leur lever à leur coucher pour leur parler. Eux savent très bien le faire.

Martial SIPMCS

## Quelques remarques sur l'idée de féminisation des termes

**Que la langue contienne en elle-même des éléments conditionnant nos pensées, c'est bien certain. Et donc, de ce point de vue, il est tout à fait légitime de s'interroger sur les pensées que nous véhiculons ainsi, c'est-à-dire le plus souvent à notre insu, au-delà (ou en deçà) du contenu de nos paroles, de nos écrits et de nos pensées conscientes.**

La célèbre formule de Roland Barthes, à sa manière, le disait bien : « La langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire ni progressiste ; elle est tout simplement fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas empêcher de dire, c'est d'obliger à dire ». C'est donc structurellement que la langue nous contraindrait à dire, et par conséquent, il est sans doute plus utile de réfléchir à cet impensé présent dans tout discours, qu'à modifier la simple forme de nos discours. Autrement dit, le fait de remplacer, par exemple, le mot « tous », lorsqu'on s'adresse à un groupe, dont on dira qu'il est composé d'hommes et de femmes, par la forme « tou(te)s » témoigne bien d'un volontarisme égalitaire dans le rapport entre les sexes, mais la question reste celle de l'efficacité de la démarche – la langue en est-elle affectée en elle-même, c'est-à-dire en profondeur ? Et, par conséquent, cela affecte-t-il véritablement la

structuration sociale des rapports hommes/femmes ? Et puis, en procédant ainsi, on laisse entendre que l'humanité obéit bien à une division binaire entre hommes et femmes, validant, de fait, cette division : que faire dans le cas des intersexes, ne se reconnaissant dans aucun de ces sexes – mais qui ne se reconnaîtraient guère davantage dans un genre neutre ? Là encore, un impensé se révèle, signe que toute « réforme » dans l'usage de la langue ne ferait que déplacer la question de ce que la langue nous contraint à dire et surtout, si c'est structurellement que la langue opère cette contrainte, une telle retouche de surface ne peut l'atteindre.

Ainsi, agir du point de vue des énoncés, afin qu'ils traduisent une conception égalitaire des rapports entre les sexes, en rompant avec la logique faisant du masculin la forme, de fait, de l'universel, cela demeure une action située au niveau de la simple forme des énoncés.

L'intention est louable, bien sûr, mais comme a pu l'être, sans doute, l'intention guidant les lois d'interdiction relatives aux injures racistes, homophobes, etc. Si une loi de ce genre vise à réduire, voire à éliminer un certain type d'énoncés, en effet détestables, agit-elle cependant à un niveau suffisamment profond pour

atteindre quelque chose de ce « fascisme » de la langue dont parlait Barthes ? N'est-ce pas plutôt la langue qui, devant l'acte d'insulte lui-même, détient les ressources et les conditions de possibilité de l'insulte se révélant alors bel et bien la structure insultante devant toute profération effective d'injures ? Didier Eribon, dans ses *Reflexions sur la question gay* indiquait bien quelque chose allant dans ce sens : enfant, avant même que l'insulte « pédé » lui ait été adressée, il éprouvait obscurément ce terme, dont le sens lui échappait pourtant pour l'essentiel, comme lui étant destiné éprouvant alors l'insulte à même la langue, il parle de la construction de cette part de son identité comme relevant d'une « hontologie » (il s'est en partie constitué au sein d'une langue lui adressant depuis toujours cette insulte stigmatisante). L'interdiction de traiter quelqu'un de « pédé » ne changera par conséquent rien à l'affaire, ou pas grand chose.

Il ne s'agit donc pas de dire que ces questions de langue sont de peu d'importance, mais qu'au contraire, les structures de la langue sont tellement enracinées en nous-mêmes qu'elles constituent les conditions de possibilité de notre pensée. Ce n'est donc pas une simple modification dans l'usage de la langue qui pourra être vraiment

efficace.

Cela ne signifie évidemment pas qu'il n'y aurait rien à faire : il s'agirait d'identifier les éléments qui, structurant la langue, structurent aussi nos pensées, de façon à les placer à distance, pour n'en être plus tout à fait dupes. C'est ainsi que Nietzsche nous invitait à réfléchir aux implications philosophiques du simple « Je pense », « Ich denke » en allemand, cette simple formule présuppose un sujet, support pour une action, qui serait celle de la pensée. Or, nous disait Nietzsche, pourquoi ne pourrait-on pas envisager cet acte de penser comme relevant plutôt d'un processus sans support unique et identifiable (la subjectivité consciente), mais bien plutôt d'un processus s'effectuant de manière involontaire, à l'image d'un « ça pense en moi ». L'essentiel, ici, était de prendre conscience de la fausse transparence de l'énoncé « Je pense », sans cesser pour autant de l'utiliser, puisque Nietzsche continuait de dire « Je », bien qu'il n'ait eu aucun doute sur la dimension strictement fictive de cette subjectivité unifiée.

Alain STAF-CNT29